

Québec français



Portraits de femmes

Catherine Enjolet, *Rousse comme personne*, Paris, Stock, 1990, 137 p.

Yvon Bellemare

Number 80, Winter 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44772ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bellemare, Y. (1991). Review of [Portraits de femmes / Catherine Enjolet, *Rousse comme personne*, Paris, Stock, 1990, 137 p.] *Québec français*, (80), 88–88.

PREMIÈRE ŒUVRE

Yvon BELLEMARE

Portraits de femmes

Le festival pluridisciplinaire des 7^e Journées internationales Georges-Brassens a primé cette année un premier roman qui plonge le lecteur dans une sorte de monde où la vie crie ses impératifs. *Rousse comme personne*¹ brosse le tableau de femmes avec des mots « qui ne supportent pas le vide » (p. 48).

Trois générations

L'essentiel de l'histoire trace à traits continus une Geneviève, apparemment sûre d'elle-même, mais à qui la peur donne comme des énergies telles qu'on a l'impression qu'une force intérieure nourrit sa ténacité. En effet, elle ne craint pas de fermer les yeux de sa mère qui, après « un demi-siècle d'exactitude professionnelle » (p. 61), n'a pas vu la mort qui la guettait. Si elle pleure, ce n'est pas sa mère, c'est plutôt celle qu'elle aurait voulu avoir!

Et c'est là qu'on reconnaît toute la détermination de cette femme, de « celle qui porte le pantalon ». Car, il faut bien le dire, Geneviève respire la vie et ne cesse de s'activer : le silence et la nuit lui font peur. Femme de la lumière du jour, elle égrène les minutes en faisant « son bonheur avec le malheur qu'elle n'a pas eu » (p. 84). Après la mort de son mari, elle s'éprend d'un certain André avec qui elle passera des moments tels qu'elle aimera se faire câliner avec des « La Petite », même si elle ne pouvait expliquer cet engouement : « L'inexplicable avait du prix ... le déraisonnable aussi » (p. 50). Habitée du bar de Marinette, elle aime séduire, surprendre, voire étonner, tellement sa rage de vivre mord à pleines dents chaque instant qui passe. Toutefois, elle aussi est mortelle et, comme sa mère, elle est prise au dépourvu quand la maladie la saisira littéralement à la gorge. Elle qui ne veut rien rater de la vie conduira tout de même au cimetière et son amant, et sa soeur Laetitia, et bien des gens de son entourage. Elle s'entête à vivre mais, inéluctablement, la mort aura raison de son acharnement.

Sa fille, Anne, née dans « le vacarme brutal des oiseaux » (p. 11), en plus de vivre

l'épanouissement presque indécent de sa mère, assiste impuissante aux ravages d'une maladie qui diminue et détraque morceau par morceau le mécanisme qui se voulait éternel. Professeur, à son tour mère aussi, elle vibre non pas aux paroles, mais aux mots qui redonnent vie.

La magie des mots

À première vue, ce récit de vies ordinaires, aussi bien celle de Geneviève, de sa mère ou de sa fille Anne, n'a rien de particulièrement original, mais tout est comme métamorphosé par la manière qu'utilise l'auteur pour faire revivre celle qui se meurt d'un cancer. À l'image d'Anne qui répète inlassablement et silencieusement les « Je t'aime » en caressant le front déjà froid de sa mère, les trois chapitres de ce roman empruntent aux mots une profondeur, une sonorité telle qu'il est raisonnable de croire à une sorte d'enfantement de la mère par la fille : « Anne, au fil des lignes, s'approprie-



rait sa mère » (p. 106). De la naissance de la fille, Anne, à la mort de la mère, Geneviève, les mots prennent corps, amplifient la vie et revivifient le timbre du rire et du chant, comme si le tout s'apparentait à un écho qui se veut fidèle. Les premiers termes du roman qui projettent Anne dans la mêlée de la vie et les dernières lignes qui sont comme une sorte de douce obligation de faire revivre Geneviève suggèrent l'image de deux bras remplis d'émotion qui embrassent la personne aimée à un point tel qu'elle reprend vie.

C'est sans doute pour cela que l'emploi presque entêté de l'imparfait hante ces pages. Pour redonner vie à Geneviève qui « après elle ne laisserait peut-être que des mots » (p. 99), l'imparfait narratif, ce temps sans rivage, évoque ici la progression, l'évolution constante de Geneviève entre les deux pôles extrêmes de l'affirmation actualisante du « Bien sûr, c'est Anne » (p. 11) du début et l'éventualité que suggère le conditionnel des derniers mots : « Anne écrirait encore [...], retrouverait Geneviève, créant le moment où tout se rallume, où plus rien ne meurt » (p. 137). Faut-il ajouter que le subjonctif imparfait, plus d'une fois utilisé, a un quelque chose d'archaïque et de recherché qui n'empêche en rien la vision toute vivante de la mère.

Tout compte fait, la structure très étudiée de ce récit rehausse sans conteste le thème retenu. L'intensité donnée aux mots dans de longs paragraphes qui débordent de faits et d'anecdotes, la nervosité créatrice avec laquelle les phrases se succèdent et s'entrechoquent dans leur forme elliptique, de même que les images contrastantes entre la mère et la fille, tout cela offre le spectacle d'un portrait vivant où se débattent ces femmes, ordinaires certes, mais baignant dans une espèce d'aura que la rousseur toute sensuelle de la chevelure rend encore plus chaleureuses et attachantes. ●

1 Catherine Enjolet, *Rousse comme personne*, Paris, Stock, 1990, 137 p.